

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

N°

THÈSE

pour le

Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

RUIN Jean-Germain-Georges

né le 15 Août 1912, à Saint-Pol-sur-Ternoise (P.-de-C.)

Essai sur la Vie et l'Œuvre

de

Jean-Baptiste-Grégoire BARBIER

INSTITUTAIRE DE LA PHARMACOLOGIE

Président : M. TANON, Professeur

AMIENS

IMPRIMERIE DU PROGRÈS DE LA SOMME

14, 16, 18, Rue Alphonse-Paillat, 14, 16, 18

1939

THÈSE

pour le

Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

RUIN Jean-Germain-Georges

né le 15 Août 1912, à Saint-Pol-sur-Ternoise (P.-de-C.)

Essai sur la Vie et l'Œuvre

de

Jean-Baptiste-Grégoire BARBIER

INSTITUTAIRE DE LA PHARMACOLOGIE

Président : M. TANON, Professeur

AMIENS

IMPRIMERIE DU PROGRÈS DE LA SOMME

14, 16, 18, Rue Alphonse Paillat, 14, 16, 18

1939

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.
Physiologie	ROUVIÈRE.
Physique médicale	Léon BINET.
Chimie médicale	STROHL.
Bactériologie	POLONOVSKI.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	Robert DEBRÉ.
Pathologie et thérapeutique générale	BRUMPT.
Pathologie médicale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	ABRAMI.
Anatomie pathologique	MONDOR.
Histologie	LEROUX.
Pharmacologie et matière médicale	CHAMPY.
Thérapeutique	TIFFENEAU.
Hygiène et médecine préventive	HARVIER.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	TANON.
Médecine légale	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	BALTHAZARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	FIESSINGER.
Clinique médicale	CHIRAY.
	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	H. CLAUDE.
Clinique des maladies du système nerveux	GOUGEROT.
Clinique des maladies infectieuses	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Assistance médico-sociale	N...
	HAZARD.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgicale.
BARIETY	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne)	Pathologie médicale.
BESANÇON (Justin)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgicale.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
DE GENNES	Pathologie médicale.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUÉJOUL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
M ^{lle} J. LÉVY	Pharmacologie.
LÉVY-VALENSI	Neurologie et Psychiâtrie.
MÉNÉGAUX	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgicale.
PIÉDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RENARD	Ophtalmologie.
RICHET	Physiologie.
SÉNEQUE	Pathologie chirurgicale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
HEITZ-BOYER	Pathologie chirurgicale.
LARDENNOIS	Pathologie chirurgicale.
LE LORIER.	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
SCHWARTZ	Pathologie chirurgicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS

CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE	} Clinique médicale.
AUBERTIN	
BRULÉ	
CHABROL	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	} Clinique chirurgicale.
PASTEUR-VALLERY-RADOT	
SÉZARY	
BASSET	
BROCQ	
CADENAT	
GATELLIER	} Clinique obstétricale.
MOURE	
QUENU	
VELTER	
ECALLE	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBART	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MA MÈRE

A MON PÈRE

*Docteur en Pharmacie,
Chevalier de la Légion d'honneur*

*En les remerciant du
fond du cœur de tout ce
qu'ils ont fait pour moi.*

A MA FEMME ET A MON FILS

*En témoignage de ma
profonde affection.*

A MON FRÈRE ET A MA BELLE-SŒUR

Les Docteurs René et Marguerite RUIN

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

M. et M^{me} MULARD-LAMBERT-ROODE
M. F. RUIN M. BOUCHER

A MES BEAUX-PARENTS

M. et M^{me} BINANT

A MES GRAND'MÈRES

M^{me} BINANT et M^{me} CHATELAIN

AU DOCTEUR ET A M^{me} AUDION

A TOUS LES MIENS ET A MES AMIS

*En témoignage de mon
affectueux attachement.*

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Conseiller technique sanitaire au Ministère de la Santé Publique
Inspecteur Général des Services techniques d'Hygiène
Officier de la Légion d'Honneur

*En le remerciant de l'honneur
qu'il nous a fait en acceptant
la présidence de cette thèse.*

En respectueux hommage.

A NOS JUGES

A MES MAITRES

*Les Professeurs de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie
d'Amiens
Médecins des Hôpitaux de la Ville*

M. le Docteur LABARRIÈRE,
Directeur honoraire de l'Ecole.

M. le Docteur HAUTEFEUILLE,
*Professeur de Pathologie interne,
Directeur de l'Ecole.*

M. le Docteur BALÉDENT,
Professeur de Physiologie.

M. le Docteur BAX,
Professeur de Bactériologie.

M. le Docteur DE BUTLER,
*Ancien interne des Hôpitaux de Paris,
Professeur de Pathologie externe.*

M. le Docteur MERLE,
*Ancien interne des Hôpitaux de Paris,
Professeur de Clinique médicale.*

M. le Docteur POULAIN,
*Professeur de Clinique obstétricale et de
Gynécologie.*

A MES CAMARADES D'ÉTUDE ET D'INTERNAT

*Avant d'exposer notre modeste étude, nous tenons à
remercier bien vivement*

M. Pierre DUBOIS

Conservateur de la Bibliothèque d'Amiens

*de son empressement et de sa bienveillance à mettre
à notre disposition tous les documents de sa vaste
bibliothèque.*

*Nous le remercions également des précieux conseils
qu'il a bien voulu nous prodiguer et le prions de croire
à notre sincère gratitude
et à notre respectueuse sympathie.*

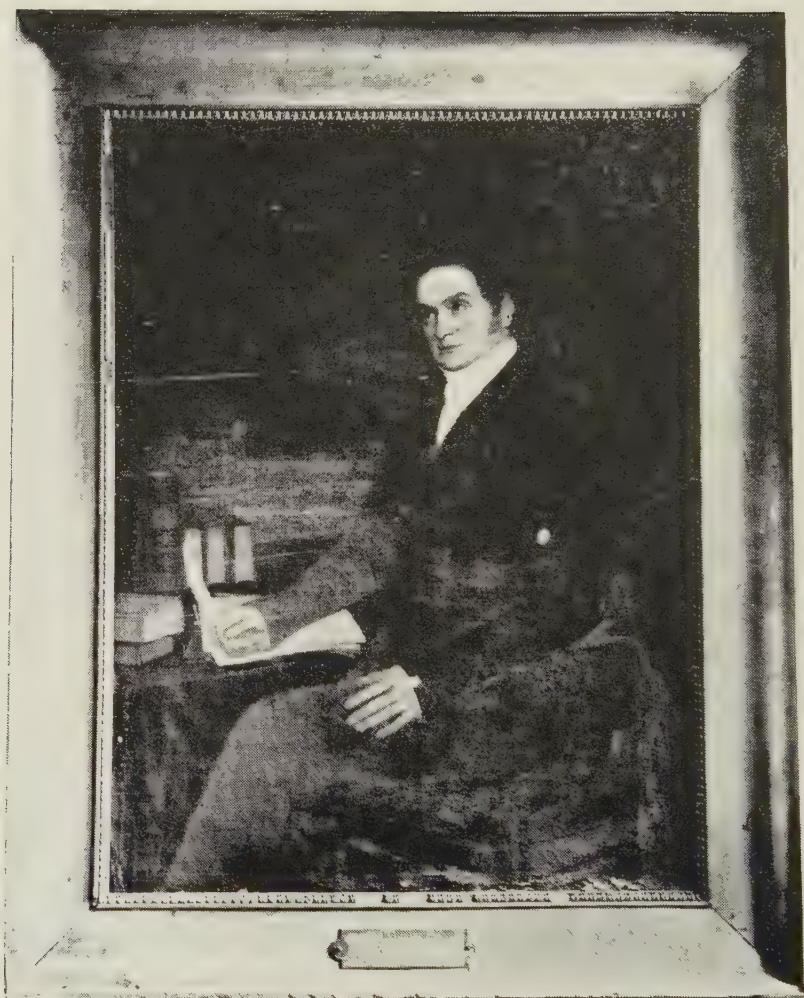


Photo Hacquart

Cliché "Progrès"

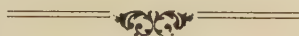
J.-B.-G. BARBIÉR

(Tableau conservé à l'Ecole de Médecine d'Amiens)

ESSAI SUR LA VIE & L'ŒUVRE
de
J.-B.-G. BARBIER

(1776-1855)

INSTITUTAIRE DE LA PHARMACOLOGIE



En dépit des grands progrès réalisés dans le domaine des sciences de la nature, la thérapeutique du XVIII^e siècle, livresque et scolastique, était demeurée routinière. La faveur des médecins et des malades allait toujours aux ingrédients étranges, tels que la thériaque, les yeux d'écrevisse, les perles, la chair de vipère, dont les savants avaient beau condamner l'emploi.

Nulle science n'avait plus besoin d'un réformateur pour prendre son essor. Il se trouve que ce soit un modeste Directeur d'Ecole préparatoire de Médecine de province, qui, dédaignant les honneurs de la capitale pour rester fidèle à la cité amiénoise, ait un des premiers fait accomplir à la matière médicale de notables progrès. Barbier fut cet instituteur dont les ouvrages, universellement connus, servirent de dogme, pendant de longues années à l'enseignement de la médecine.



LA VIE



JEAN-BAPTISTE-GRÉGOIRE BARBIER est né à Poix, le 9 mai 1776 ; ses parents étaient de simples petits cultivateurs-charrons. Le goût de l'enfant se porta de bonne heure vers l'étude. Le doyen de Poix, Jumel, remarqua sa vivacité d'esprit et lui donna les premières leçons de latin. Mais l'étude des sciences naturelles attirait davantage l'enfant. Son orientation fut influencée par le cadre harmonieux de sa ville natale, lui montrant la nature sous ses plus riants aspects, par le cadeau que lui firent les sœurs de charité d'un traité de matière médicale avec figures et surtout par la présence à Poix d'un oratorien de Nantes, l'abbé Touchy, botaniste renommé, qui prenait, chaque année, ses vacances dans son prieuré, qui s'intéressa à lui et l'initia aux premières notions de botanique, en l'encourageant à collectionner les insectes et à constituer un herbier.

Mais le père de Barbier désirait que son fils fût prêtre ; « aussi fut-il décidé que le jeune Barbier irait à Amiens suivre les cours du collège. »

Au bout d'un an, en 1793, ne pouvant entrer au Séminaire, fermé à cette époque par ordre du Gouvernement révolutionnaire, il en profita pour

revenir à ses études préférées, ce à quoi son père ne s'opposa plus.

Barbier s'orienta vers la pharmacie et entra chez l'apothicaire Dambreville, dont l'officine se trouvait à l'entrée de la rue des Trois-Cailloux, à gauche, en partant de la Place Périgord. Son goût pour l'étude en fit un travailleur acharné et son maître, bien qu'en l'encourageant, trouvait excessives ses veilles prolongées. Par reconnaissance, Barbier devait, plus tard, en 1803, lui dédier sa thèse.

De botaniste, de naturaliste, il était devenu pharmacien. Toujours avide de s'instruire, Barbier résolut d'entreprendre des études médicales.

Il fréquenta l'Hôtel-Dieu et se lia d'amitié avec Josse ; tous deux vinrent y suivre l'enseignement de Lament, dont Barbier prononcera, en 1825, l'éloge funèbre, dans le cimetière de Dreuil-lès-Amiens, avec la reconnaissance émue que l'élève voue au maître.

De pair avec ce programme, Barbier entend accroître ses connaissances en grec et en latin ; comment ne pas lire Hippocrate dans sa langue ?

En l'an VII (1798-1799), il est candidat, à 23 ans, au concours ouvert pour la nomination d'un professeur de botanique au Jardin des Plantes d'Amiens. Il soumet cinq travaux au jury. Trois concernent l'histoire naturelle ; ce sont : *Les Réflexions sur l'ornithologie* ; *La Faune manuscrite des environs d'Amiens* et

un *Plan de cours d'histoire naturelle*. Deux autres traitent de médecine : *Possibilité et utilité d'une nosologie méthodique* ; *Moyen pour rendre l'accouchement non douloureux*. (Barbier a recours à l'opium.)

Notons que cette étude a pu lui être suggérée par l'intérêt que Lament avait lui-même porté à cette question.

Barbier ne fut pas reçu et l'on est en droit de supposer que son jeune âge en fut la raison.

Le décret du 14 frimaire an III (4 décembre 1794) ayant rétabli les trois Ecoles de Santé de Strasbourg, de Montpellier et de Paris, Barbier, désireux de poursuivre ses études, fixa son choix sur la dernière.

Il retrouva Josse à Paris et mena la vie laborieuse de l'étudiant pauvre ; il suivit les cours des maîtres de l'époque : Pinel, Bichat, Corvisart, dont les théories nouvelles rénovaient la médecine.

Corvisart le remarqua et se prit d'amitié pour lui. En plus, Barbier employait le peu de temps que lui laissaient ses occupations régulières, à suivre, au Museum, des cours d'histoire naturelle et, au Collège de France, des cours de littérature.

En 1803, ses études terminées, il publie sa thèse de médecine : *Exposition de nouveaux principes de pharmacologie, qui forment de la matière médicale une science nouvelle*.

Barbier est alors âgé de vingt-sept ans et s'installe

à Amiens où il connaît les difficultés du débutant : la clientèle est rare, la gêne se fait sentir à son foyer ; on l'affecte au service des pauvres. Son travail n'est pas écrasant et lui laisse de nombreux loisirs ; il les emploie à retoucher sa thèse, à y faire d'importantes adjonctions. En 1805, il donne de son travail une deuxième édition sous le nom de : *Principes généraux de pharmacologie ou de matière médicale*.

Le succès qu'avait déjà soulevé la parution de sa thèse inaugurale, en 1803, ne fait que s'accroître. Cette œuvre marque une étape dans l'évolution de la thérapeutique et fait sensation dans les plus hautes sphères de la Science :

« Cet ouvrage, accueilli en France et à l'étranger
« avec une grande faveur, fut traduit en plusieurs lan-
« gues : plein d'idées neuves, de vues profondes et
« d'aperçus ingénieux, il opéra une véritable révolution
« dans la classification méthodique des médicaments,
« dans l'explication de leurs effets primitifs et secon-
« daires et dans l'étude de cette branche importante de
« la science médicale. Cuvier, dans son rapport sur les
« progrès des sciences naturelles pendant la Révolution,
« le cita, en 1808, parmi les productions les plus remar-
« quables qui eussent été publiées depuis 1789, et, dans
« le rapport présenté en 1810, par l'Institut national
« pour les prix décennaux, il ne parut point déplacé à
« côté des ouvrages de Corvisart, Pinel et Broussais. »

Dès lors sa notoriété s'affirme à Amiens et, en 1808, il succède au docteur Trannoy comme professeur de botanique au Jardin des Plantes d'Amiens, dans cette même chaire devant laquelle il avait essuyé un échec quelques années auparavant.

Son talent et son éloquence attirèrent l'élite de la population amiénoise pendant trente-quatre années.

En 1809, il devint membre de l'Académie d'Amiens.

En 1811, il publie son *Traité d'hygiène appliquée à la Thérapeutique*, en deux tomes, dédié à son ancien maître Corvisart.

Il entre, en 1813, comme médecin à l'Hôtel-Dieu ; en 1814, il est chargé à l'Ecole de Médecine du cours de matière médicale et d'hygiène. C'est seulement en 1819, qu'il est nommé médecin en chef de l'Hôtel-Dieu.

En 1820-1821, le régime de l'Ecole de Médecine d'Amiens subit de profondes modifications. Elle fut soumise à l'Autorité universitaire et prit le nom d'Ecole secondaire de Médecine et de Pharmacie. Barbier devint professeur de clinique et de pathologie interne et prit la direction de l'Ecole en remplacement de Desprez, nommé Directeur honoraire.

En 1820, il fut nommé membre de l'Académie de Médecine de Paris, tout récemment créée.

L'année suivante, il s'était fait remarquer par ses *Réflexions sur les Fièvres*.

Son *Précis de Nosologie et de Thérapeutique*, en deux

volumes, paraît en 1827. La même année, il étudie l'atrophie rénale, la sclérose rénale. Il précise que ces altérations diminuent la quantité des urines et qu'elles sont une cause d'hydropisie.

En 1832, la codéine ayant été découverte par Robiquet, aussitôt Barbier en montre les effets dans le traitement des maladies nerveuses, prouvant ainsi l'attention avec laquelle il suivait les progrès scientifiques. Toujours la même année, il publie, dans la *Gazette médicale*, ses « Lettres sur le choléra de 1832, à Amiens ».

Il avait été choisi, en 1812, pour collaborer à une œuvre immense : *Dictionnaire des Sciences médicales*, en soixante volumes.

En 1834, son nom figure sur la liste des collaborateurs de cette vaste encyclopédie ; sa réputation s'étend à toute la France.

Par admiration pour le maître amiénois, De Candolle, éminent botaniste de Genève, donna son nom à un des genres de légumineuses qu'il étudiait : la *Barbiera polyphilla*. Si l'on en croit son intime, Romain Leroy, et son successeur, Tavernier, la capitale nous aurait envié Barbier. Seule la modestie lui aurait fait refuser la chaire que lui offrait la Faculté de Paris.

Les succès de clientèle étaient allés de pair avec les succès scientifiques. Il fut neuf fois réélu Président de la Société médicale d'Amiens.

En 1827, une piqure anatomique ayant mis ses jours en danger, la Société suspendit ses séances jusqu'au complet rétablissement de son « cher » malade.

En 1848, son nom figure sur la liste du premier Comité d'hygiène et de salubrité publiques, organisé le 7 juin, par le Préfet Quinette, pour l'arrondissement d'Amiens.

En 1850, il publie, dans la *Gazette médicale* de Paris, des études sur « La Loi biogénique », « La Force vitale », « La Force vitale et l'innervation considérées dans l'étude des maladies » et même un opuscule : *De la Psychologie*.

En 1853, sentant son activité décroître, il résilia les fonctions de Directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie qu'il occupait depuis 1821.

Il vécut jusqu'en 1855 et succomba le 21 novembre, dans sa maison d'Amiens, au n^o 34 de la rue des Jacobins. Il était alors docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Amiens, Directeur honoraire et professeur de clinique et de pathologie interne à l'Ecole préparatoire de Médecine de la même ville, professeur de botanique au Jardin des Plantes, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres du département de la Somme, membre associé de l'Académie impériale de Médecine et de plusieurs Sociétés

savantes, membre des Académies de Médecine de Louvain, de Bruxelles.

A cette biographie sommaire, il nous faut ajouter ce qu'était l'homme. Nous n'avons que très peu de renseignements sur sa vie privée, si ce n'est qu'il n'eut pas de descendance, bien que marié trois fois. Veuf en premières noces de Angélique-Louise Melin, en deuxièmes noces de Thérèse-Henriette Galhaut, il épousa en troisièmes noces Marie-Honorée Herbet.

La noblesse et la délicatesse de ses sentiments s'alliaient à la distinction de ses traits. Il était grand et d'étroits favoris ainsi qu'une chevelure abondante faisaient ressortir la vivacité et l'ardeur de son regard. C'est ce que reproduit le portrait que nous conservons de lui à l'Ecole de Médecine, ainsi que le buste qui se trouve actuellement au Musée de Picardie et la maquette de ce buste conservée par un de ses arrière-petits-neveux, le Docteur Legrand, d'Amiens.

Des souvenirs qu'il nous a été permis de recueillir se dégagent les caractéristiques d'une personnalité ardente dans l'expression de ses sentiments, attirante par sa bienveillance, persuasive par la chaleur et l'accent de sa conviction, et fort habile à se ménager les faveurs d'un auditoire.

Pendant plus de quarante-cinq ans, il enseigna à des générations successives avec la même foi et le même désintéressement ; ce n'était pas le savant austère et

isolé dans sa science, mais l'homme qui rendait attachante l'étude de la botanique. Il captivait son auditoire ; sa très grande loyauté en faisait un esprit très modeste et très charitable. Il aimait à faire le bien, à prodiguer ses conseils, à soulager les maux d'autrui. Sa conduite pendant l'épidémie du choléra, en 1832, est vraiment admirable.

« Craignant l'encombrement des salles, écrit Petit, « Barbier sollicita vivement la prompte installation de « celles destinées aux cholériques et, pour mieux donner « ses soins à ces malheureux, il réunit à M. Tavernier, « adjoint, le service de ses fiévreux ordinaires, pendant « la durée du choléra et le pria de passer vers le midi « dans les salles des cholériques pour voir si ces malades « ne réclamaient point quelques nouveaux secours. « M. Barbier visitait les cholériques deux et trois fois « le jour ; la présence continuelle d'élèves instruits, les « secours placés dans cet établissement, le rendaient « précieux pour les malheureux, ainsi que dans les « salles placées aux Incurables, dans le même but. »

C'était un de ces êtres d'élite dont le bonheur consistait à aider autrui. Son élève et interne Goret, qui devait exercer dans la Somme, à Rubempré, pendant plus de soixante années, sut rendre hommage, dans le discours qu'il prononça sur la tombe de son maître, à une vie faite toute de simplicité, de générosité, d'abnégation.

C'est Goret qui nous apprend, comment « par disposition testamentaire », Barbier « a légué sa fortune aux établissements et aux œuvres de dévouement et de science ».

Une large part a été attribuée à l'Hôtel-Dieu d'Amiens dont il fut l'âme pendant trente-cinq années ; il fit une importante donation à l'Académie des Sciences, fondée par le grand Colbert ; cette donation, connue sous le nom de Prix Barbier, « est réservée à celui qui fera une découverte précieuse dans les sciences chirurgicale, médicale, pharmaceutique et dans la botanique ayant rapport à l'art de guérir ».

Le nom de Barbier figure à l'Hôtel-Dieu sur la liste des « Souscripteurs de 5.000 francs et au-dessus ». Il fonda aussi, en laissant un capital suffisant à l'Académie de Médecine, un « prix annuel de 3.000 francs, pour la guérison des maladies le plus souvent incurables ».

Barbier ne fut pas seulement le savant dont les communications à l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, fondée en 1750, sur l'intervention de Gresset, le spirituel auteur de *Ver-Vert*, eurent le succès qu'elles méritaient (Barbier y traite du « Mélange du sel marin aux aliments de l'homme », des « Caractères généraux des corps naturels : minéraux, végétaux et animaux », de « La minéralogie », de « La pomme de terre », du « Pommier de Saint-Valery », des

« Préparations exhalantes des Orientaux », des « Grandes lois de la création », de « L'homme moral », mais ce fut aussi le philanthrope que préoccupaient l'amélioration du bien public et le soulagement des misères de ceux qu'il appelait « ses chers malades ».

Une rue Barbier, à Amiens (quartier Saint-Roch) et une à Poix, perpétuent son souvenir. Mais le temps est ingrat. Quand on lit ce nom, on oublie ce qu'a été l'homme, pour ne plus voir en Barbier que la part du savant dont les œuvres, à vrai dire, ne laissent d'être remarquables.



LES ŒUVRES



Le seul fait d'avoir pris pour thèse un sujet qui fit sensation par ses idées neuves et audacieuses, *Exposition de nouveaux principes de pharmacologie qui forment de la matière médicale une science nouvelle*, suffirait à le mettre en relief.

Cette thèse fut présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, au cours de pluviôse an XI (21-22 janvier-21-22 février 1803). Elle est donc antérieure à la proposition de Fourcroy qui, par la loi du 11 avril 1803, avait fait décider la revision du Codex du 23 juillet 1748.

Les premières pharmacopées avaient été locales, municipales, puisque les administrations des villes étrangères les faisaient éditer à leurs frais et sous leur contrôle : c'est ainsi qu'avaient paru les pharmacopées particulières d'Utrecht (1664), Bruxelles (1712), Edimbourg (1744), Londres (1747), etc. Il appartenait à la France de donner le premier *Corpus* national médicamenteux : ce fut l'édition princeps du *Codex Medicamentarius Gallicus seu Pharmacopœa Gallica* du 23 juillet 1748. C'est sous le même titre que fut établie sa revision de 1818.

Peut-être ne serait-il pas erroné de dire que le retentissement de la thèse de Barbier pourrait bien être à la base de la proposition de Fourcroy, fait significatif qui nous prouve bien l'importance de l'ouvrage, car ce n'est pas tous les jours que la parution d'une thèse nécessite et entraîne une œuvre capitale de revision.

Une seconde édition parut en 1805. Elle porte comme titre : *Principes généraux de Pharmacologie ou de matière médicale*, ouvrage dans lequel on traite « de la composition des médicaments et de leurs propriétés actives et curatives ». Cette deuxième édition confirma le succès de la première. Une troisième édition, sous le même titre, en 1810, pourrait bien être une réponse à une concurrence indirecte possible de Schwilgué, qui avait fait paraître, en 1805 et en 1809, deux éditions d'un *Traité de Matière médicale*.

ÉTUDE DE LA THÈSE

C'est à la manière médicale qu'il appartient de régler les actes de la thérapeutique. « Sans les médicaments, la médecine ne serait guère qu'une science de conseils ». Ce qui explique pour Barbier que la matière médicale n'ait pas encore de caractère spécial, d'indépendance bien marquée, c'est qu'elle forme malgré les efforts d'illustres savants « un tissu de frivolités et d'erreurs », L'erreur fait certes la grandeur de

l'homme, à condition qu'elle ne soit pas créée par l'ignorance. Or, la principale cause d'erreurs de la médecine repose « dans l'ignorance de ce qui rend les médicaments utiles dans les maladies ». L'ignorance scientifique entretient dans la masse la mystique du surnaturel, du magique, de ce qu'Auguste Comte appellera plus tard « l'état métaphysique de l'homme », par opposition à « l'état positif », c'est-à-dire à la connaissance rationnelle, objective des faits. Jusqu'à Barbier, on voyait dans les médicaments une sorte de vertu mystérieuse, de force intrinsèque, qui agissait directement sur la maladie. A l'opium, on vouait une vertu dormitive. On pratiquait ainsi une sorte d'alchimie de la médecine. Barbier montre qu'à part quelques exceptions, les médicaments n'agissent pas sur le mal directement, mais qu'ils agissent en modifiant dans un sens ou dans l'autre le fonctionnement de nos organes et de nos tissus. « C'est par le trouble que les médicaments excitent dans l'organisme animal, qu'ils guérissent les maladies », écrit-il, et, résumant sa pensée très succinctement, il énonce ce premier principe que « tout ce qui est capable de susciter une mutation organique, peut devenir, dans des occurrences favorables, cause de guérison ». Aussi la première condition pour qu'une substance puisse être médicament, c'est qu'elle soit douée d'une force intrinsèque capable d'agir sur les tissus, d'être pourvue de ce que

Barbier appelle « une force perturbatrice ». C'était substituer à l'action quasi magique des substances thérapeutiques une action physiologique. Barbier est, en ce sens, un fondateur de la thérapeutique moderne.

De larges horizons sont ouverts à « la science qui s'occupe de la connaissance des médicaments et des effets qu'ils produisent dans l'économie animale ».

Cette science, Barbier la définit « Pharmacologie » (terme qu'il préfère à celui de matière médicale).

Il envisage alors le rapport de la pharmacologie avec les sciences qui y confinent et d'abord avec la médecine.

Les médecins ne délaissent-ils pas trop les connaissances de la pharmacie, qui sont cependant « plus directement utiles que celles de la botanique et même de la chimie ? » Ne recommandent-ils pas souvent des remèdes qu'ils n'ont pas étudiés d'assez près, qu'ils ont dédaigné d'analyser ? Ne préfèrent-ils pas aux produits efficaces des médicaments aux noms fastueux « alors que le mérite en pharmacie, comme ailleurs, se trouve souvent là où il y a le moins de magnificence. »

Aussi, les médecins devraient être astreints à assister à la préparation des médicaments pour les mieux connaître.

La pharmacologie est aussi étroitement liée aux deux sciences de l'anatomie et de la physiologie « qui donnent aux pharmacologistes la connaissance des

systèmes organiques sur lesquels auront à agir les drogues.

Quant aux bains, aux lotions, aux lavements simples, aux frictions, à tout ce qui tient au régime, « tout doit être renvoyé de la pharmacologie à la diététique, ainsi que les tisanes dont la puissance curative est bien plus étendue que la puissance médicamenteuse ».

Ce qui distingue la pharmacologie de la thérapeutique, c'est que la première étudie principalement les effets immédiats des médicaments et qu'elle adopte une attitude dépourvue de toute idée d'utilité. La thérapeutique se contente d'utiliser l'acte vital que la pharmacologie a étudié.

Cet acte vital, que Barbier appelle « médication », provient de l'action d'un médicament « qui opère un changement plus ou moins durable dans les fonctions de la vie, dans la circulation, la respiration, la chaleur animale, dans l'état de la peau, des diverses sécrétions et exhalaisons et même dans les facultés morales ».

Un même médicament produit toujours une médication analogue ; sont seuls reconnus médicaments ou êtres pharmaceutiques les produits « qui sont disposés de manière à pouvoir être tout de suite administrés aux malades ».

Ce que Barbier blâme dans la composition des médicaments composés, ce n'est pas tant le trop grand nombre de substances que la présence de substances

inertes « qui augmentent le volume, sans augmenter la puissance du médicament ». Et comment administrer les médicaments ?

Certes, si l'on voit dans le médicament une force occulte douée du privilège de guérir certaines maladies, il peut sembler indifférent de l'administrer sous quelque forme que ce soit. Or, il n'en est rien et ce n'est pas sans raison que l'on choisit, pour tel ou tel médicament, une forme en poudre, en pilules, en infusions dans l'eau, dans le vin, dans l'alcool.

Si l'eau est le véhicule le plus fréquemment employé, l'alcool est le plus remarquable ; il l'est surtout par « la véhémence d'action qu'il donne à la force médicamenteuse dont il se charge ».

Quant aux diverses parties du corps sur lesquelles on peut appliquer des médicaments, Barbier en trouve dix qu'il nomme « surfaces médicamentables ». Ce sont : 1° L'estomac ; 2° Le gros intestin ; 3° La peau ; 4° La surface des yeux ; 5° La surface pituitaire ; 6° L'intérieur de l'oreille externe ; 7° L'intérieur de la bouche ; 8° La surface des voies aériennes ; 9° L'intérieur de l'urètre et de la vessie ; 10° Chez la femme, le vagin et, dans quelques cas, l'intérieur de la matrice.

Passant ensuite aux médications générales, Barbier en vient à poser ce principe de la plus haute importance en pharmacologie : « La médication générale n'est pas

un objet simple, mais elle est toujours compliquée avec l'état actuel de l'économie animale ».

Ce n'est point une opération purement gratuite de l'esprit que de faire une distinction entre les médications locales et les générales.

On regarde avec indifférence, le plus souvent, la manière dont le malade prend son médicament ; qu'il le prenne en plusieurs doses ou non, qu'il espace plus ou moins longtemps la prise de chaque dose, qu'importe, dit-on, pourvu qu'il le prenne. Cependant, il peut en résulter une médication locale au lieu d'une générale. « Les médications générales sont de faux paroxysmes qu'on interpose dans la marche des maladies et les médicaments sont les instruments qu'on emploie pour les faire naître. »

Ce n'est pas le médicament qui guérit, mais la médication. Barbier divise les médications générales en cinq modes particuliers avec les médicaments capables de les engendrer. Nous les énoncerons sans entrer dans le détail, ce sont : les médications purgatives, les médications hypnotiques, les médications diffuses, les médications excitantes, les médications toniques.

Il étudie ensuite les médications générales dans leurs effets sur les parties médicamentables de l'estomac, des intestins et de la peau.

Les médications locales, elles, ou topiques, n'exercent

qu'une action limitée à la partie sur laquelle s'est faite l'application médicamenteuse.

Quoiqu'en général, « la différence des médications locales et des générales tiennent à la dose du médicament employé, on ne peut pas donner de termes précis nécessaires à la suscitation des unes ou des autres ». Barbier suit l'action des médications locales sur chacune des parties médicamentables de l'organisme et s'intéresse successivement aux médications locales gastriques, locales intestinales, cutanées, oculaires, pituitaires, auriculaires, buccales, pulmonaires, urétrales et vaginales.

Bien que les médications locales soient d'un plus grand rôle que les médications générales, leur importance est cependant immense (médications locales gastriques). On est aussi à même de les employer dans les maladies chroniques.

Dans certaines maladies, Barbier recommande d'avoir recours à une méthode curative, telle qu'un changement de région, de climat, de profession.

C'est au médecin qu'il appartient donc de se montrer à la hauteur de la tâche ; il lui faut être dirigé par la raison, ne pas employer des moyens « plus vigoureux que la maladie » ; qu'il agisse avec énergie, mais avec mesure et sagacité. Le vieil adage *Quos ratio non curavit, saepe curavit temeritas* est à bannir. Il faut substituer à cette témérité des principes raisonnés et

des règles judicieuses : « C'est aux médecins de savoir se servir des médicaments et de faire présider la raison aux actes de la thérapeutique ».

Pendant les années suivantes, Barbier s'attacha à vulgariser sa thèse. Il met ses théories en pratique dans le *Traité de matière médicale*, dont la seconde édition paraît en 1824, en trois volumes in-8°. Ce livre scella définitivement sa renommée et remplaça, dans les mains des étudiants, l'ouvrage même de d'Alibert.

Nous n'avons pu consulter la première édition, antérieure à 1824.

Mais Barbier nous apprend lui-même que dans la seconde « tout ce qui tient à la thérapeutique a été refait en entier ». Le plan qu'il suit est celui du cours de pathologie interne qu'il fait à l'Ecole secondaire de Médecine d'Amiens. Le succès de la seconde édition entraîna la parution d'une troisième, en 1830, toujours en trois volumes in-8°. Pas une page de la troisième édition qui n'atteste quelques modifications. Barbier avait interrompu son *Précis de Nosologie et de Thérapeutique*, pour s'occuper plus attentivement de cette refonte.

Une quatrième édition paraît en 1837. Barbier est toujours à la recherche de nouveaux médicaments. « J'ai pu saisir, écrit-il dans la préface, des produits qui auraient été inaperçus ou négligés, vérifier des assertions qui paraissaient douteuses. J'ai pu, aux

articles de chaque corps médicamenteux, tenter quelques additions utiles. »

Si l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie ont vu leurs principes s'affermir, la thérapeutique est restée stationnaire. La partie la plus positive de la thérapeutique, réside « dans la connaissance que doit avoir le médecin de la mutation qu'il opérera dans l'état présent du corps du malade en employant tel ou tel moyen. » Le praticien qui rend le plus de services est assurément celui qui connaît le mieux les pouvoirs de chacun des agents hygiéniques, pharmacologiques, ou autres. Mais si la pharmacologie prête au médecin des armes puissantes, « il ne s'en sert que de temps à autre, tandis qu'à tout moment l'hygiène lui est nécessaire. »

TRAITÉ D'HYGIÈNE APPLIQUÉE

A LA THÉRAPEUTIQUE.

Barbier publie ce livre en deux volumes, en 1811. Il est dédié « au Baron de Corvisart, premier médecin de Leurs Majestés Impériale et Royale ».

De toutes les parties de la médecine, l'hygiène, pour Barbier, est la plus nécessaire à la thérapeutique. On a tort, montre-t-il, de ne tenir aucun compte de l'influence concomitante de l'air, de la saison, de la nourriture. « Tout ce qui survient après l'administration

le nouveau jour du mois de may del annee mil
septs cent soixante seize ont été en legitime
mariage et le meme jour a été Baptisé son leu
plaisir de M^r de l'ave de l'acte par moy
notaire civil de marlaix soussigné en l'enceinte
d'un parcin de l'eglise paroissiale Baptiste
gregoire fil de pierre Barbier marchand
et de marie françoise marthe fille des peres
mere, il a été pour ~~un~~ en mariee marie
catherine agnes Barbier fille de feu antoine
Barbier qui a signé avec son legitime acte
de jour, moi en fondit. marie et thérèse
deux autres assistés agnes barbiee mille viange
marthe mille viange

Photo Hacquart

Acte de catholicité

Cliché "Progrès"

(Document communiqué par les Archives départementales)

d'un médicament est regardé comme le produit des vertus curatives dont on rend ce dernier l'heureux dépositaire. »

Barbier ne veut servir que la thérapeutique. Son dessein n'est pas de donner un traité d'hygiène générale et particulière et d'empiéter ainsi sur le domaine qu'il réserve au célèbre professeur Hallé.

On conçoit sans peine que l'homme malade ait recherché d'abord, dans tout ce qui l'entourait, un remède à ses maux. « Une sorte d'intuition le poussait à se servir du froid, du chaud, du mouvement. » Il composa ses premiers médicaments en ayant recours aux diverses productions végétales et animales.

Dans tout agent médicinal, il existe « une force ou puissance active qui attaque les parties vivantes, change l'ordre actuel de leurs mouvements, produit quelque variation dans l'exercice des fonctions de la la vie. »

Il ne suffit pas de constater l'existence tacite de cette force curative dans les moyens qu'emploie la thérapeutique, il faut en chercher le caractère. Il est facile de concevoir qu'un agent médicinal qui exerce longtemps sa puissance active sur le corps, qui rend stable les changements qu'il a primitivement provoqués dans les diverses fonctions de la vie, amène bientôt l'économie animale à acquérir une structure nouvelle.

« Les anciens, s'ils avaient peu de médicaments,

faisaient grand cas de la science hygiénique. Nous les voyons porter leurs malades dans les lieux souterrains et froids, d'autres fois, les placer à la lumière et au chaud. »

« C'est en lisant les écrits de Cornélius de Celse, d'Alexandre de Tralles, que l'on découvre les grands principes de la thérapeutique. »

Se souvenant du traité d'Hippocrate *De Aere, Locis, Aquis*, Barbier rassemble dans une première division, l'air atmosphérique, les saisons, les positions de pays, les climats, les aliments, les professions. Il appelle le tout « grandes puissances » de l'hygiène. Il forme un deuxième groupe pour la gymnastique médicale, l'exercice spontané du corps et le repos.

Mais il ne se contente pas de montrer l'existence d'influences actives dans les choses qu'il étudie. Il cherche à en faire des secours médicaux utiles (bains, frictions, vêtements, etc.), en consignant le tout dans une troisième partie.

En un mot, l'objet essentiel de son ouvrage est de chercher dans l'hygiène, des secours pour l'art de guérir.

RÉFLEXIONS SUR LES FIÈVRES

Vers 1820, « tandis que le génie chirurgical de Josse allait le porter à s'occuper spécialement de l'inflammation traumatique, le génie médical de Barbier

l'entraînait invinciblement vers l'étude des fièvres ».

Qu'on nous permette de présenter rapidement quel était l'état de la question dans le premier quart du XIX^e siècle, pour mieux comprendre l'importance des *Réflexions sur les fièvres*, éditées en 1821.

La *Nosographie philosophique* de Pinel venait de paraître.

Pinel, dont le grand but était de localiser le siège des maladies et des fièvres graves, avait établi une séparation entre les fièvres, les inflammations, les hémorragies, réunies, quoique non confondues, par Cullen.

Mais il avait rangé à tort, parmi les inflammations, les exanthèmes, justement qualifiés de fièvres par Cullen. L'exanthème n'est que l'expression locale d'une affection générale. Il n'y a « rien de plus fictif et de plus illusoire que la séparation établie par Pinel entre les fièvres et les phlegmasies ».

Le fond de la maladie c'est la vie. « La vie est une et la maladie qui n'est qu'une affection de la vie, est une comme elle. »

Barbier entre en conflit avec l'ancienne médecine. La doctrine physiologique niait l'existence des fièvres essentielles. Pinel, en désignant l'estomac et les intestins comme siège anatomique d'une lésion primitive, préparait le triomphe de la doctrine physiologique.

Qu'est-ce que la fièvre ?

« La question qui sépare les fièvres des inflammations n'est pas seulement une question de nature et de mécanisme, une question de symptomatologie, une question de fibrine et de globules en moins d'un côté, en plus de l'autre. C'est surtout une question de siège. La fièvre est, ainsi que l'inflammation, ainsi que toute maladie, une affection de la vie, aussi impénétrable à ce titre que la vie elle-même. »

La fièvre doit signaler sa présence par une perturbation de l'économie animale tout entière :

« Est-il, dit Barbier, un organe ou un système d'organes qui puisse, dans les pyrexies, disputer la prééminence à l'appareil cérébral ? Tout trouble fébrile débute par une céphalalgie susorbitaire ou occipitale, suscite des douleurs dans les membres, de l'abattement et une foule d'autres symptômes dont le principe est dans la tête. En même temps, le malade ressent des douleurs avec des frissons dans le cou, entre les épaules, dans les lombes, dont la source est dans la moelle épinière ; des constrictions pénibles dans la région du diaphragme, des serremments dans l'épigastre, etc., qui proviennent du nerf grand sympathique, etc. Celui qui placerait le siège des fièvres dans le système nerveux, trouverait bien des raisons pour appuyer son opinion. »

Quand Barbier écrivait ces lignes, il ne pouvait pas prévoir ce que les travaux de nos thérapeutes relatifs

à l'action physiologique et curative de la quinine, devraient donner de poids à son assertion.

La profession de foi de Barbier date de 1821, alors que la doctrine physiologique adoptée par la plupart des médecins français était à l'apogée de son triomphe. Que de temps fut nécessaire pour fonder en fait et en théorie « que toutes les formes relatives chacune aux conditions d'intensité morbide, d'idiosyncrasie et de prédisposition organique individuelle, étaient l'effet d'une cause unique ». Citons quelques essais de médecins connus : le *Traité des fièvres graves*, de Chirac (qui indique l'altération profonde de la muqueuse gastro-intestinale et du sang comme caractère anatomique des fièvres malignes), les travaux inaperçus de Baglivi, Spigel, Stoll, Prost, Petit et Serres.

Barbier admet une fièvre inflammatoire pure et simple, mais qui peut, en se prolongeant, donner lieu à différentes altérations phlymasiques profondes.

L'ancienne médecine prenait l'empirisme pour règle et l'invoquait pour sa défense. Ainsi, l'émétique était justifié par le succès... plus souvent aussi par l'empoisonnement, car la dose a une importance capitale pour le succès ou l'insuccès.

Barbier distingue les phénomènes bilieux qui cèdent à l'émétique des phénomènes bilieux, qui réclament le traitement antiphlogistique. La fièvre muqueuse et la fièvre bilieuse se comparent et Barbier proclame leur

affinité. Il accorde aux phénomènes ataxiques un caractère inflammatoire.

Il impute à la mort la disparition de désordres arbitrairement supposés dans le cerveau pendant la vie.

Mais au fond, il ne sort pas du dédale des théories qui s'affrontent et se contrarient. Il reste dans l'incertitude ; il se débat contre la pensée de localiser la fièvre et son principe.

L'émétique dans la forme mucoso-bilieuse était encore d'usage à l'époque des *Réflexions sur les fièvres*. Barbier n'osait admettre cette pratique, ni la condamner complètement.

Il finit par reconnaître l'impuissance de l'art en présence « de si redoutables affections ». Son opinion sur la fièvre adynamique est à mentionner. S'il hésitait pour une inflammation des méninges et du cerveau dans la fièvre ataxique, l'inflammation de ce viscère n'est plus mise en doute pour la fièvre adynamique.

Il subit longtemps lui-même l'influence puissante de la doctrine physiologique et à un point tel qu'il enseignait encore, en 1824, que la migraine était une irritation inflammatoire de l'arachnoïde !

Boisseau était, à cette époque, le fervent disciple de Broussais, le plus grand champion de la doctrine physiologique. Cela n'empêchait pas Boisseau d'aimer, d'estimer à son prix, le savant qu'était Barbier.

Comment cet homme, si avenant d'ailleurs, n'aurait-il pas eu d'illustres amitiés ? Son intelligence et sa gaiété charmante lui attachaient tous les cœurs. Peu d'hommes furent aussi heureusement doués que lui. Peu d'hommes surent allier à une si grande perspicacité un si grand cœur.

LE PRÉCIS DE NOSOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE

Barbier avait été chargé de faire l'article « Thérapeutique » pour le grand dictionnaire des sciences médicales. Mais, voyant dans la thérapeutique autre chose que l'exposé successif des moyens que l'hygiène, la pharmacologie, la chirurgie, la physique fournissent à l'art de guérir, il désirait se rapprocher davantage de la pratique de la médecine.

Il découvre ainsi que la thérapeutique n'est qu'une suite de la pathologie.

Pinel, à cette époque, venait de porter les plus violentes attaques à l'édifice nosographique : « Il ne restait rien de solide, rien de stable. Les fièvres étaient tombées du rang de maladies essentielles qu'elles occupaient depuis longtemps ». Mais il sortait de tout ceci un grand principe, c'était que les maladies étaient toujours produites par des lésions d'organes. Il fallait donc, dans l'étude de la pathologie, s'attacher d'abord

à ces altérations organiques, rechercher leur siège, découvrir leur nature et leurs caractères. Ce travail occupa tant Barbier qu'il dut renoncer à écrire l'article « Thérapeutique » du dictionnaire des sciences médicales. On imprima sa lettre du 21 mars 1822, où il exprime ses motifs et ses regrets.

Son *Précis de Nosologie et de Thérapeutique*, en deux volumes, édité en 1827, est avant tout une classification nosologique. La doctrine que l'on y trouve existe déjà dans la deuxième édition (1824) du *Traité de Matière médicale*.

Nous nous contenterons de donner succinctement le plan que Barbier fournit lui-même de son travail ; il considère :

1^o Les modifications organiques qui provoquent les maladies et qu'il appelle des lésions pathogènes ;

2^o La valeur des signes qui décèlent ces lésions ou l'objet de la séméiotique ;

3^o Les causes qui font naître ces lésions et qui les entretiennent ou l'étiologie des maladies ;

4^o Ce que l'on doit rechercher de la Nosologie : les lésions pathogènes, ne doivent-elles pas y prendre les places que l'on a accordées jusqu'ici à des réunions de symptômes ?

5^o L'action des moyens que la thérapeutique emploie pour obtenir la guérison de ces lésions.

Vient ensuite un tableau des lésions pathogènes

qu'il développe point par point et dont nous nous bornerons à donner des divers chapitres, sans entrer dans le détail. Ce sont :

Les Cacoporphes, les Plaies, les Contusions, les Congestions sanguines, les Œdèmes, les Hémarthroses, les Hydarthroses, les Pneumarthroses, les Cancers, les Squirrhes, les Tubercules, les Transformations, les Lithiases, les Mélanoses, les Entozoaires, les Asphyxies.

LETTRES SUR LE CHOLÉRA

DE 1832, A AMIENS.

Ces lettres parurent dans la *Gazette médicale* de Paris, les 5, 12 et 26 mai, le 22 septembre et les 5 et 27 octobre 1832.

Dans la première, Barbier recherche les lésions morbides qui constituent le choléra et fait part des autopsies cadavériques faites à l'Hôtel-Dieu d'Amiens. Sept faits l'ont particulièrement frappé :

1^o La présence d'une quantité considérable de sérosité, parfois blanchâtre, sous la lame arachnoïdale de la moelle épinière ;

2^o Un épaissement notable des méninges encéphaliques, produit par une sérosité contenue entre leurs lamelles ;

3^o Une forte congestion sanguine des hémisphères cérébraux ;

4° L'absence de sérosité dans le péricarde et la présence d'un sang noir qui remplit les cavités du cœur ;

5° L'affaissement des poumons et la présence de coloration morbide sur la face supérieure du diaphragme ;

6° Les altérations de la muqueuse de l'estomac, le ramollissement très prononcé de la muqueuse intestinale ;

7° L'engorgement sanguin des reins ; la vésicule biliaire est remplie d'une bile noire et visqueuse ; la vessie toujours resserrée sur elle-même.

« Les accidents les plus remarquables du choléra-morbus ne peuvent être conçus que par une perturbation de l'influence nerveuse. L'innervation qu'exercent sur les viscères les plexus et les ganglions du nerf grand sympathique est évidemment pervertie. » Ce changement constitue, pour Barbier, « une lésion pathologique » dont il s'appliquera à dévoiler la nature.

Quant à l'origine du mal, Barbier tourne autour de la vérité sans y pénétrer. On sent confusément qu'il soupçonne la présence d'un microbe qu'on ne réussira à isoler que beaucoup plus tard, lorsqu'il écrit : « La cause qui engendre le choléra-morbus est une cause générale atmosphérique, qui se montre plus puissante dans certaines localités que dans d'autres, qui agit sur tous les hommes et qui les affecte plus ou moins selon la prédisposition de leurs organes. »

Là comme partout ailleurs dans son œuvre, on sent l'homme qui a la vague intuition de la révolution prochaine qui s'opérera dans la médecine. Il est déjà tourné vers cette école nouvelle qui substituera des principes scientifiques à des concepts erronés.

La seconde lettre (12 mai 1832) est une étude de la séméiotique du choléra-morbus. La séméiotique est pour Barbier « un examen appréciatif de chacun de ces symptômes qui conduit à la double connaissance : 1^o des organes ou des appareils organiques d'où ils sortent ; 2^o de l'espèce de modification de la lésion morbide que ces symptômes annoncent ou supposent. »

La soif qui afflige les malades frappés du choléra-morbus lui apparaît avoir la même cause que celle qui se montre après des sueurs excessives, après une superpurgation, après de grandes pertes de sang.

Les tiraillements musculaires, les roideurs, les crampes dont les malades souffrent lui semblent venir du « désordre d'innervation de la moelle épinière ».

Il étudie ensuite la suspension de la fonction respiratoire qui forme la période asphyxiante de la maladie. Il montre qu'il n'est pas rare de voir la seconde période de la maladie, la réaction, donner lieu à d'autres affections (pleurésies, pneumonies).

L'étude d'une maladie allant de pair avec le traitement qui lui est propre, Barbier dans sa troisième

lettre (26 mai 1832) « essaye de soumettre la thérapeutique générale de cette maladie à des règles que le raisonnement avoue et que l'expérience approuve ».

Il préconise d'abord un remède spécifique qu'il a employé lui-même, pour prévenir le mal : « prendre tous les matins, un demi-gros de quinquina en poudre, un demi-verre d'infusion de cette substance ou deux grains de sulfate de quinine ».

Le moyen d'empêcher le choléra, c'est « d'éviter avec soin le froid, de se couvrir de laine, de provoquer de bonnes sueurs ». Quand le choléra débute par l'encéphale, à l'aide d'une saignée, de la diète, du repos, d'une douce chaleur, on parvient généralement à éviter le développement d'autres lésions et à faire avorter la maladie.

Si le mal a gagné la moelle épinière, « le mieux est l'application du froid le long de la colonne vertébrale, pour faire tomber sa vitalité ».

Barbier met en garde contre la noix vomique que certains médecins ont proposée pour obtenir le même résultat ; cette substance, en effet, produit une action stimulante radicalement opposée.

Pour arrêter les vomissements, il prescrit la potion effervescente de Rivière, qui n'a cessé d'être inscrite aux éditions successives du *Codex*.

Pour apaiser la soif des malades, il conseille de donner de la limonade froide, de l'eau glacée, de la

glace en petits morceaux roulés dans du sucre en poudre.

Mais au fond, le grand traitement qu'il recommande, c'est la saignée : « On s'en sert au début de la maladie pour la faire avorter. On a recours à elle, à nouveau, au milieu de la maladie pour soulager le système veineux et capillaire. Enfin, pendant la période de réaction, elle est d'une grande utilité pour arrêter les progrès des phlogoses. »

Dans sa lettre du 22 septembre, Barbier examine la possibilité de l'influence du choléra-morbus sur les sciences pathologiques.

Tous les symptômes du choléra ne peuvent point être rapportés à une lésion unique. Il faut reconnaître la présence de plusieurs lésions organiques.

Il appartient à la pathologie de s'occuper du système des nerfs ganglionnaires, il faut éclairer la mystérieuse fonction que ces nerfs remplissent dans l'économie animale. La soif des cholériques est liée à l'altération de leur sang. Du choléra, la pathologie doit tirer l'enseignement de ne caractériser les maladies que par les lésions qu'elles forment. Par lésion, il faut entendre non pas seulement celles que l'on découvre sur les cadavres, mais toutes modifications de l'organisme.

Jusqu'à quel point d'ailleurs l'anatomie pathologique a été utile à l'étude du choléra-morbus, tel est l'objet de la cinquième lettre de Barbier.

La mort change toute l'organisation animale. « Non seulement les lésions qui composaient la maladie sont en grande majorité effacées, mais encore, celles des lésions qui demeurent sont entièrement modifiées. »

Le praticien ne peut espérer retrouver, dans le cadavre, la maladie qu'il suivait pas à pas dans le corps en vie. Aussi Barbier conclut-il :

« 1^o Que les recherches cadavériques par l'application trop étendue, trop absolue que l'on a fait à l'étude du choléra-morbus épidémique, induit les médecins en erreur, qu'elle leur a présenté les lésions les plus apparentes comme celles qui jouaient le principal rôle dans cette maladie, qu'elle leur a fait négliger d'autres lésions plus importantes, parce qu'on ne les apercevait pas sur les cadavres, bien que des symptômes spéciaux en constataient la réalité sur le corps malade ;

« 2^o Que le choléra-morbus doit être étudié sur l'homme vivant et non après la mort, parce que le premier recèle les lésions que le dernier n'offre plus. Dans cette maladie, comme dans un très grand nombre d'autres, le médecin fera, si j'ose ainsi parler, une dissection intellectuelle de l'organisation vivante et interrogera chacun des appareils organiques du corps. Par là, il apprendra quels sont ceux qui ont éprouvé une modification anormale ; il pourra même deviner quelle est la nature de cette modification. L'anatomie

pathologique lui mettra sous les yeux les altérations matérielles que certaines lésions produisent dans le tissu des organes qu'elles attaquent. L'absence de tout changement dans l'aspect, dans les caractères anatomiques d'organes dont les fonctions étaient troublées, servira de preuve que c'était bien certain mode de lésions qui les occupait. »

La *Gazette médicale*, qui avait permis à Barbier de publier ses lettres sur le choléra, en 1832, devait faire aussi paraître, en 1850, son étude sur *La Force vitale et l'innervation considérées dans l'étude des maladies* et, en 1852, *De la Psychologie*.

Les lois éternelles qui « servent à maintenir l'ordre admirable de l'univers, sont au nombre de trois : la première est celle de la gravitation, la seconde celle des affinités moléculaires, la troisième, une loi spéciale pour les êtres vivants, les plantes et les animaux, c'est la loi biogénique. Elle gouverne le monde organisé. »

La loi biogénique dont la force vitale est l'expression remonte au commencement du monde, comme la loi de la gravitation et celle des affinités moléculaires. « Elle a pour objet la conservation des êtres vivants, des plantes et des animaux, elle règle l'organisation des individus et dirige l'exercice des fonctions qui les font vivre. » Elle veille au maintien de la forme originelle de chaque espèce et perpétue sa descendance par l'acte de la génération.

La loi biogénique révèle sa présence dans les êtres organisés en apparaissant sous la forme d'une puissance active. A cette loi, Barbier donne le nom de « Nature », pris au sens de puissance créatrice, organisatrice, écho lointain de la signification que Lucrèce donnait au mot *Natura* quand il parlait dans son *De Rerum Natura* de l'élan vital qui agissait *sponte sua*.

La force vitale n'est point comme l'innervation un produit organique ; elle a une origine plus élevée : « elle procède d'une volonté souveraine, elle se rattache aux sublimes ouvrages de la Création ».

La force vitale et l'innervation sont donc deux choses à distinguer dans une organisation vivante de la matière : « l'une excite l'organe, le met en mouvement ; mais c'est l'autre, la force vitale, qui dirige la fonction, qui rend son exercice régulier et complet ».

L'innervation est une. On appelle innervation « l'influence que les centres moléculaires exercent sur toutes les parties de l'organisation animale à laquelle ils appartiennent ».

L'innervation peut être considérée comme un privilège qui fournit des facultés particulières, « qui agrandit l'existence, mais elle reste toujours subordonnée à la force vitale, qu'elle ne peut suppléer ».

Barbier a énormément écrit et, même, il a fait paraître une petite brochure intitulée *De la Psychologie*.

EXPOSITION
DE
NOUVEAUX PRINCIPES
DE PHARMACOLOGIE,

QUI FORMENT DE LA MATIÈRE MÉDICALE
UNE SCIENCE NOUVELLE.

Présentés et soutenus à l'École de Médecine
de Paris, le pluviose an II.

Par JEAN-BAPTISTE-GRÉGOIRE BARBIER,
Médecin, Elève de l'École de Médecine de Paris,
membre de la Société d'Emulation d'Amiens.

*Frustra magna expectatur augmentum in scientiis
ex superinductione et iunctione novorum appa-
ratus; sed instauratio facienda est ab his
fundamentis...*

(BACON, NOV. ORG.)

A PARIS,

Chez P. F. RIGOT, Libraire, rue de l'École de
Médecine, n° 33.

AN ONZE. — 1803.

Photo Hacquart

Cliché "Progrès"

Titre de la Thèse

(Document communiqué par la Bibliothèque municipale d'Amiens)

X
Le seize septembre mil huit cent vingt sept à six heures du soir,
les professeurs de l'Ecole se sont réunis au Collège Royal en présence
jointe au Conseil académique, pour aller à l'hôtel de la Préfecture offrir leur
hommage à S. A. R. M^{te} le Dauphin qui y était par amitié avec nous.
du Camp de St. Omer. M^{te} le Recteur a présidé la séance.

Le Directeur de l'Ecole

Marbicey

Le dix huit septembre mil huit cent vingt sept à onze heures du matin,
les professeurs de l'Ecole se sont réunis au Collège Royal, et ont été reçus
avec le Conseil académique à l'hôtel de la Préfecture offrir leur hommage
au Roi. Sa Majesté résidait au Camp de St. Omer. M^{te} le
Recteur dans son discours a parlé au nom du Conseil académique, de
l'Ecole de médecine et du Collège Royal.

Le Directeur de l'Ecole

Marbicey

Le huit octobre mil huit cent vingt sept, les professeurs de l'Ecole
se sont réunis pour aller offrir leur félicitation à M. Guillon, Recteur
de l'Académie d'Amiens, chevalier d'Ordre Royal de la Légion d'Honneur,
qui ne pouvait pas voir au moment de son installation, il y a environ six
mois, à cause du départ de ce fonctionnaire.

Les professeurs ont d'abord voulu qu'il ne serait proposé aucun
changement au programme pour la cour. M^{te} le Directeur a
présenté à l'approbation de M^{te} le Recteur, qu'il le fera imprimer
et afficher.

Marbicey

Carrière

fosse

Regulier

de la Roche

de la Roche

On pourrait plus justement l'appeler métaphysique médicale.

Quelles idées, Barbier, se fait-il de l'âme ?

« L'âme rentre, pour lui, dans cet ordre de faits merveilleux dont la cause se recouvre d'un voile impénétrable, qu'une volonté souveraine dérobe à notre curiosité. »

A l'âme, Barbier attribue un siège qui est organe spécial « et cet organe, c'est le cerveau ».

Remarquons que tout le Moyen-Age avait fait la même chose de la glande pinéale, sans plus de vraisemblance d'ailleurs.

Barbier en est encore au vieil adage qui affirme que plus un cerveau offre de perfections dans les circonvolutions cérébrales, plus le développement des facultés de l'âme présente de fini.

« Un cerveau volumineux accompagne toujours une intelligence d'une grande capacité. » L'état de l'âme dans le cerveau, se compare pour Barbier, « à l'état de l'électricité dans un globe métallique soutenu par des isoloirs. Il suffit de mettre en contact le fluide et la matière métallique, pour voir sortir de brillantes étincelles. »

Pour Barbier, Ame et Intelligence sont deux états identiques, deux termes homogènes : « Toujours, nous voyons, écrit-il, l'intelligence subordonnée à la condition matérielle du cerveau. »

CONCLUSION



Cette modeste étude sur l'une de nos illustrations picardes ne se réclame pas par son originalité, mais par le sincère désir de rechercher dans les documents mis à notre disposition, les points susceptibles d'éclairer une existence singulièrement féconde, en faisant revivre toutes les qualités scientifiques et morales qui doivent régir la formation professionnelle.

Nous concluons ainsi :

Dans sa sphère de province, Barbier a montré ce que le travail peut faire acquérir de connaissances à l'individu ; sur la base de sérieuses études de sciences naturelles, il s'est consacré à des recherches ignorées des hommes de son temps et ainsi on peut dire qu'il est un trait d'union entre la Thérapeutique empirique du Moyen-Age et la Médecine nouvelle qui était encore, en grande partie, celle du XVIII^e siècle, avant la mise en pratique des grands progrès des sciences auxiliaires.

C'est à Barbier qu'il appartient d'avoir montré l'action physiologique des médicaments sur le corps humain.

Il devance le XX^e siècle par le doute méthodique qu'il conserve dans ses hypothèses scientifiques.

Son sens intuitif lui fit pressentir l'étiologie microbienne du choléra.

C'est en véritable novateur qu'il pose les bases de la climatologie et découvre les principes de l'hygiène qui ouvrent aujourd'hui à la Science médicale des possibilités illimitées, en dressant chaque jour de nouvelles barrières contre la maladie.

La création de son Prix Barbier, pour la récompense d'une découverte médicale, chirurgicale ou pharmacologique, n'est, en somme, qu'une affirmation de sa foi dans le progrès scientifique.

Et l'homme attire sympathie et respect par son ardeur philanthropique, par son désintéressement, son dévouement à la Science.

Le Corps médical peut être fier de lui. Barbier illustre un bel effort : à la Science, il a légué la mission de préparer le mouvement qui doit, de l'homme, faire le maître de la nature.



Vu: Le Doyen Vu: le Président
de Thèse

TIFFENEAU

Canon

Vu et permis d'imprimer:
Le Recteur de l'Académie de Paris

ROUSSY

BIBLIOGRAPHIE



ŒUVRES

Eloge de Ladent, 1 broch. in-4°, 1825.

Dictionnaire des Sciences médicales (Collaboration au)
Paris, 1812-1822, Panckoucke, 60 vol. in-8°.

Réflexions sur les fièvres, Paris, 1821, Méquignon-
Marvis, 1 vol. in-8°.

Exposition de nouveaux principes de Pharmacologie,
qui forment de la Matière médicale une science nou-
velle, Paris, 1803, Rigot, 1 vol. in-8°.

*Principes généraux de Pharmacologie ou de Matière
médicale*. Ouvrage dans lequel on traite de la com-
position des médicaments et de leurs propriétés
actives et curatives, Paris, 1805, Levacher, 1 vol. in-8°.

Même ouvrage, Paris, 1810, L'Huillier, 1 vol. in-8°.

*De la loi biogénique. De la force vitale et de l'innervation
considérées dans l'étude des maladies*, Paris, 1850,
Gazette médicale, 1 broch. in-8°.

Traité d'hygiène appliquée à la thérapeutique, Paris,
1811, L'Huillier, 2 vol. in-8°.

Précis de Nosologie et de Thérapeutique, Paris, 1827,
Méquignon-Marvis, 2 vol. in-8°.

Traité élémentaire de Matière médicale, Paris, 1824,
Méquignon-Marvis, 3 vol. in-8°.

Même ouvrage, 3^e édition, Paris, 1830, Méquignon-
Marvis, 3 vol. in-8°.

Même ouvrage, 4^e édition, Paris, 1837, Méquignon-
Marvis, 3 vol. in-8°.

MANUSCRITS

Archives départementales de la Somme.

*Registre de Catholicité de la paroisse Saint-Martin
de Poix (année 1776).*

*Registre aux délibérations de MM. les Professeurs de
l'Ecole de Médecine d'Amiens, du 22 Germinal an XII
au 26 janvier 1840.*

Hôtel de Ville d'Amiens. Extrait du double registre
aux actes de décès de la Ville d'Amiens pour l'an
1855.

IMPRIMÉS

Courtillier (Docteur). — *Etude sur la Société de
Médecine d'Amiens.* Amiens, Alfred Caron fils,
1864, in-8°.

Petit J., Médecin. — *Histoire du choléra-morbus asiatique* (Épidémie d'Amiens, 1832). Amiens, l'auteur, 1833, in-8°.

Tavernier. — *Eloge de M. J.-B.-G. Barbier*. Séance publique de l'Académie d'Amiens, 31 août 1856. Amiens, Lenoël-Hérouart, brochure in-8°.

Courtellemont V. — *Barbier d'Amiens*. Séance solennelle de rentrée de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie d'Amiens, 14 novembre 1912. Amiens, Imprimerie Picarde, brochure in-8°.



— AMIENS —
IMPRIMERIE DU PROGRÈS
DE LA SOMME. — 8951 N.
